

RÉCITS DE VIE ET RAPPORT À LA FAMILLE DES TRANSGENRES WALLISIENNES ET KANAK EN NOUVELLE-CALÉDONIE

■ MAROUA MARMOUCH

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS)

RÉSUMÉ

En Nouvelle-Calédonie, archipel situé en Mélanésie dans le Pacifique Sud, collectivité *sui generis* française, les femmes transgenres appartiennent à tous les groupes ethniques (wallisiens, tahitiens, kanak...) avec une prédominance chez la communauté wallisienne immigrée. Chez les kanak, la population autochtone, elle est en revanche niée et peu visible hors du centre urbain Nouméa. La visibilité des transgenres wallisiennes à Nouméa laisse penser en premier abord que ces dernières sont beaucoup plus tolérées voire acceptées par leur famille par rapport aux kanak. Néanmoins, l'analyse au cours de ma thèse (2015) des récits de vie de transgenres wallisiennes et kanak, parlent au contraire de similarité de stigmatisation, de refus et de la négociation sur le long terme au sein de la famille et de la communauté en général. Dans cet article à partir de quatre récits de vie recueillis auprès de quatre transgenres, deux d'origine wallisienne et deux kanak, lors de mes différents séjours de terrain (entre 2012 et 2017), je décris comment la féminité transgenre est vécue et négociée par rapport à la famille en kanaky/Nouvelle-Calédonie.

Mots-clés: Récits de vie. Transgenre. Wallis et futuna. Kanak. Nouvelle-Calédonie.

ABSTRACT

STORIES OF LIFE AND RELATIONSHIP TO THE FAMILY OF TRANSGENDER WALLISIANS AND KANAK IN NEW CALEDONIA

In New Caledonia, an archipelago located in Melanesia in the South Pacific, a French *sui generis* collectivity, transgender women are part of all ethnic groups (Wallisians, Tahitians, Kanak...) with a predominance among the Wallisian immigrant community. Among the Kanak, the Native population, it is denied and little visible outside the urban centre of Nouméa. The high visibility of Wallisian transgender in Nou-

méa seems at first sight to suggest that they are much more tolerated or even accepted by their families than kanak transgender. Nevertheless, the analysis during my thesis (2015) of the life stories of Wallisian and kanak transgender, shows instead similarity of stigmatization, rejection and negotiation on the long term within the family and the community in general. In this article, based on four transgender narratives life collected during my various fieldworks (between 2012 and 2017), I present how transgender femininity is lived and negotiated in relation to the family in kanaky/New Caledonia.

Keywords: Narratives. Transgender. Wallis and futuna. Kanak. New Caledonia.

RESUMO HISTÓRIAS DE VIDA E RELACIONAMENTO COM A FAMÍLIA DE TRANSGÊNEROS WALLISIANS E KANAK NA NOVA CALEDÔNIA

Na Nova Caledônia, um arquipélago localizado na Melanésia, no Pacífico Sul, uma comunidade sui generis francesa, as mulheres transexuais pertencem a todos os grupos étnicos (Wallisian, Tahitian, Kanak...) com uma predominância entre a comunidade imigrante wallisiana. Entre os Kanak, a população indígena, por outro lado, é negada e pouco visível fora do centro urbano de Noumea. A visibilidade dos transexuais wallisianos em Nouméa sugere à primeira vista que eles são muito mais tolerados ou até mesmo aceitos por suas famílias do que os kanak. No entanto, a análise durante a minha tese (2015) das histórias de vida das pessoas transgênero da wallisianos e Kanak, pelo contrário, falam de semelhança de estigmatização, recusa e negociação a longo prazo no seio da família e da comunidade em geral. Neste artigo, baseado em quatro histórias de vida recolhidas de quatro pessoas transgênero, duas de origem wallisiana e duas Kanak, durante as minhas várias viagens de campo (entre 2012 e 2017), descrevo como a feminilidade transgênero é vivida e negociada em relação à família em Kanaky/Nova Caledônia.

Palavras-chave: Histórias de vida. Transgênero. Wallis e futuna. Kanak. Nova Caledônia.

Introduction

Dans de nombreuses îles du Pacifique, sous différentes appellations, vivent des personnes, nées de sexe masculin qui sont considérées des femmes. Dans cette région, une variété de termes sont utilisés pour les personnes dont

les pratiques sexuelles et la performance de genre sont non-hétéronormatives: *fakafefine* ou *fakaleiti* à Tonga (BESNIER, 1997; 2002), *fa'afafine* à Samoa (SCHMIDT, 2005; TCHERKÉZOFF, 2014), *'akava'ine* ou *laelae* aux Îles Cook

(ALEXEYEFF, 2008, 2009), *māhū* et *raerae* en Polynésie française (ELLISTON, 2014 ; KUWAHARA, 2014).

En Nouvelle-Calédonie, archipel situé en Mélanésie dans le Pacifique Sud, collectivité *sui generis* française, lieu où j'ai réalisé ma recherche doctorale, on observe depuis quelques décennies et en particulier dans le centre urbain de Nouméa, un phénomène de visibilité des personnes nées de sexe masculin affichant une performance de genre féminine.

La visibilité des transgenres¹ est relativement récente, attestée dans le centre urbain à partir de la moitié des années 1970 (MARMOUCH, 2017). Les femmes transgenres appartiennent à tous les groupes ethniques qui composent la Nouvelle-Calédonie² (Wallisiens, Tahitiens, kanak...) avec une prédominance au sein la communauté wallisienne³.

1 Bien que ce soit un terme débattu, j'ai choisi dans cet article l'emploi du terme transgenre pour désigner l'ensemble des personnes nées de sexe masculin mais qui se définissent comme étant de genre féminin et parlent d'elles-mêmes au féminin, qu'elles aient ou non changé physiquement de sexe.

2 Collectivité *sui generis* française, la Nouvelle-Calédonie est selon le recensement de 2014 peuplée d'environ 269.000 habitants dont plus de la moitié réside dans le Grand Nouméa.

Dans l'ordre de leur poids démographique, il y a d'abord les kanak (la population autochtone) qui représentent 39,05 % résidant pour la plupart au Nord de la Grande Terre (l'île principale) et ses trois îles. Puis il y a les descendants de la colonisation appelés localement Caldoches, ou descendants des déportés musulmans algériens, ou immigrants français plus récents arrivés dans les années 1970, ou bien encore métropolitains en séjour temporaire, ils représentent 27,24 % de la population. Suivent les Wallisiens et Futuniens, avec 8,16 % de la population, la majorité d'entre eux arrivés dès le début des années 1950. Les autres communautés (Tahitiens, Indonésiens, Vietnamiens...) représentent ensemble 7,30% de la population totale.

Insee, Recensement de la population en Nouvelle-Calédonie en 2014. [Consulté en ligne le 10/01/2019] <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1560282>

3 Par la suite, on dira "wallisienne" en suivant l'usage en Nouvelle-Calédonie où ce terme désigne les deux communautés originaires des îles de Wallis-et-Futuna, par volonté d'abrèger l'appellation de "Wallisiens et Futuniens" et justifié par le fait que la plupart de mes informatrices utilisent elles-mêmes cette dénomination englobante, quelle que soit l'île d'origine de ces personnes.

Concernant les kanak, la population autochtone de kanaky/Nouvelle-Calédonie, les écrits académiques ainsi que les récits populaires restent silencieux sur les pratiques non-hétéronormatives. Ici, à la différence de nombreuses sociétés polynésiennes, l'existence des hommes comme les femmes n'est pas explicitement reconnue. Par ailleurs, on ne trouve aucune mention anthropologique ou historique d'une tradition d'homosexualité masculine "ritualisée" en Nouvelle-Calédonie, comme c'est le cas en revanche pour d'autres sociétés mélanésienne (GODELIER, 1982; 1996).

Néanmoins, la présence des transgenres kanak est visible principalement à Nouméa, malgré la revendication répandue, dans les communautés kanak, de l'absence du "phénomène" transgenre: "chez nous, cela n'existe pas". A titre d'exemple, le concours de Miss papillon, concours de beauté transgenre en Nouvelle-Calédonie, a couronné en 2018 une transgenre kanak de Canala⁴.

La grande visibilité des transgenres wallisiennes à Nouméa laisse penser au premier abord que ces dernières sont beaucoup plus tolérées voire acceptées par leur famille par rapport aux kanak chez qui l'existence des transgenre reste niée ou ignorée.

Néanmoins, malgré la tolérance dont peuvent quelquefois bénéficier au sein de leur famille, des parcours de vie de transgenres wallisiennes et kanak, collectés au cours de ma thèse (2015) parlent au contraire de similarités de stigmatisation, de refus et de la négociation

4 Ce concours de beauté réservé aux transgenres de Nouvelle-Calédonie (prestation de groupe sur des musiques modernes occidentales et océanes, défilé en habit traditionnel, en robe de soirée, réponses à des questions etc.) est organisé de façon irrégulière. Avant celui de 2013, la dernière édition datait de 2000, depuis le concours se déroule de façon annuelle où les dernières années a vu la participation entre autres de transgenres kanak dont la kanak Yelena Ouillemon est la dernière ambassadrice. <https://la1ere.francetvinfo.fr/nouvellecaledonie/province-sud/paita-0/yelena-ouillemon-canala-devient-miss-papillon-2018-625604.html>

sur le long terme au sein de la famille et de la communauté en général.

Dans cet article, j'exposerai dans un premier temps, deux récits biographiques de transgenres d'origine wallisienne. Celles de Pamela et Amira, âgées respectivement de 38 et 26 ans lors de notre première rencontre en 2012. Elles sont toutes les deux nées de familles wallisiennes immigrantes à Nouméa depuis les années 50' durant le boom du nickel⁵; elles vivent et travaillent en ce moment à Nouméa. Dans un deuxième moment, j'exposerai deux récits biographiques transgenre kanak; ceux de Ambre et Sylviana, âgées respectivement de 34 et 38 ans à notre première rencontre en 2014. Elles sont nées et grandies en tribu dans la province de Nord et où elles vivent et travaillent en ce moment.

Les histoires biographiques exposées dans cet article, seront traitées non seulement comme sources de recherche ethnographique, mais aussi comme moyens spécifiques de comprendre l'expérience transgenre, sa négociation et son interprétation en rapport principalement avec la famille dans le contexte calédonien.

Méthodologie et recherche biographique

D'un point de vue méthodologique, cet article se base sur le recueil de récits biographiques

5 A l'instar des centres urbains d'autres îles du Pacifique (DUSSY et WITTERSHEIM, 2013), Nouméa connut un véritable changement économique, social et démographique à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix. Le "boom du nickel" (1968-1972) déclencha une augmentation des activités économiques et une demande croissante de main d'œuvre. Pour faire face à la grande demande du marché du travail, et pour faire barrage aux kanak dans l'accès à l'emploi après l'abolition du "statut de l'indigénat" (GUIART, 1996, p. 244), l'État français encouragea une migration massive depuis Wallis et Futuna et en moindre mesure depuis la Polynésie Française vers la Nouvelle-Calédonie (ANGLEVIEL, 2006, p. 73; PECHBERTY, 2004, p. 65). L'immigration polynésienne était suivie par l'arrivée de travailleurs depuis la métropole (FREYSS, 1995).

réalisé au cours de ma thèse (2015), de juillet 2012 à avril 2013 et d'octobre à décembre 2014 et complété après la thèse d'un séjour de deux mois en 2017. La recherche s'est concentrée principalement sur la région du Grand Nouméa, où j'ai pu réaliser neuf entretiens de type biographique avec des transgenres d'origine wallisienne et, dans une moindre mesure, dans la province Nord de la Nouvelle-Calédonie, où j'ai pu interviewer trois transgenres kanak.

Concernant l'interprétation et l'analyse de ces quatre récits je m'appuie ici sur la démarche épistémologique et méthodologique de la recherche biographique dont "l'objet est d'explorer les processus de genèse et de devenir des individus au sein de l'espace social, de montrer comment ils donnent une forme à leurs expériences, comment ils font signifier les situations et les événements de leur existence" (DELORY-MOMBERGER, 2014, p. 74). Dans cette démarche le récit de vie a pour but "d'explorer les formes et les significations des constructions biographiques individuelles dans leurs inscriptions sociohistoriques" (DELORY-MOMBERGER, 2005, p. 13); tout en prêtant attention à l'étude des formes narratives que l'individu donne à son expérience. (NIEWIADOMSKI et DELORY-MOMBERGER, 2015, p. 5).

Le choix méthodologique de la recherche biographique (NIEWIADOMSKI, 2012; NIEWIADOMSKI et DELORY-MOMBERGER, 2013) permet dans notre texte de saisir la manière dont les transgenres rencontrées vivent leur féminisation; comment elles affrontent les contraintes familiales et sociales en développant des stratégies d'agir spécifiques qui évoluent au fil de leur parcours. Au cours recherche biographique, les entretiens recueillis étaient de type non directif (entre deux et trois heures), mes interlocutrices étaient invitées à me raconter leur parcours transgenre, à savoir, l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte et ce en rapport

avec le processus de féminisation (vestimentaire et corporel) et la réaction des parents, de la famille, le milieu sociale ainsi que les pairs transgenres.

Durant ces entretiens j'ai opté pour l'écoute de la narration biographique de mes narratrices, me limitant à des questions de détails concernant quelques faits racontés. Cette méthode met en lumière la "biographisation" (DELORY-MOMBERGER, 2004) du parcours transgenre, faits de continuités et de discontinuités, qui demande pour l'interlocutrice-narratrice, de mobiliser la mémoire, de chercher des points de repère dans le présent, le passé. Se biographier consiste à inscrire nos expériences dans le cours de notre existence en leur donnant une forme (Ibid).

Le récit biographique des quatre récits recueillis permet de comprendre donc l'histoire individuelle de chaque transgenre. "Ainsi, le biographique, en particulier à partir de la prise en compte des épreuves auxquelles se trouve confronté l'individu, devient ici un analyseur privilégié des rapports entre structures sociales et expérience individuelle". (NIEWIADOMSKI et DELORY-MOMBERGER, 2015, p. 6).

Biographisation transgenres

Pamela

Grande de taille, large d'épaules, haut moultant, Pamela a un physique et un caractère imposant qui lui permettent de dominer la plupart de ses interlocuteurs.

Elle a 38 ans lors de notre première rencontre en 2012, fait partie des "anciennes" transgenres, celles qui ont "lutté" selon ses propres mots, pour être acceptées dans leurs familles, mais aussi dans la société.

Elle choisit de faire son discours dans un ordre chronologique. Son récit est organisé

autour de trois éléments principaux, à savoir, l'abus durant l'enfance; la rencontre avec des pairs transgenres, le début de féminisation et la rupture avec la famille à l'âge adulte et enfin l'émancipation transgenre et la réconciliation avec la famille.

Enfance et jeunesse

[...] C'est une longue histoire, en fait, parce que [...] après je me doute bien que je ne suis pas un cas unique, mais c'était très dur parce que dans mon enfance j'étais abusée. Et tout ça s'est passé au sein même [...] chez mes parents, sous le toit de mes parents, mais ils n'ont rien vu. Donc c'est assez dur, c'était une période entre [mes] 8 et [mes] 13 ans [...] Mais après, ça ne s'est pas arrêté là, ça a pris de l'ampleur parce que les garçons - ce sont mes cousins qui ont fait ça, c'était pas un seul [...] ça s'est poursuivi jusqu'à l'âge de 17 ans [...]

Avec le temps j'ai appris que c'était pas bien. [...] Moi, j'ai su surmonter tout ça, j'ai su aller de l'avant, je ne vais pas me lamenter sur mon triste sort. [...] Euh [...] j'ai pas parlé [de ce qu'ils m'ont fait], dans le sens que moi, à l'époque, j'avais une torture qui était mon père.

Mon père qui, étant alcoolique à l'époque, était très violent surtout envers moi, parce que c'est moi qui ramassais tout [...] Je ramassais déjà suffisamment assez de coups pour la moindre connerie qui se passait, que faisait ma mère ou bien mes petites sœurs [...]

Même à 14 ans, j'ai dit à personne, sauf à ma grande sœur qu'elle savait tout. Je lui racontais tout mais je lui ai demandé de ne rien dire, de pas parler, de garder pour elle.

C'était très [...] comment je vais dire ça? C'était pas conventionnel, ma relation avec ma mère. C'était bien quand je la voyais, mais je ne pouvais rien lui dire. Mon père, lui [...] j'aimais, j'aime bien mon père, mais pareil, j'avais peur de lui.

[...] Ben, voilà. Et à partir de 17 ans j'ai dit Stop! que je dois faire pas un travail sur moi même [...] Mais après j'ai eu ma période [...] et c'est pour ça... Dans cette période, j'ai piqué une tête, j'ar-

rivais pas à me retrouver: c'était les Nakamals⁶, le pétard, l'alcool, et [...] et c'est comme ça que j'ai fini à Wallis.

Mon père m'a expédié à Wallis chez la famille, il n'a pas accepté toutes les conneries qui ont enchaîné [...]

Je suis resté cinq mois à Wallis [...] Et à Wallis... je pouvais pas rester à Wallis, je pouvais pas. C'était impossible. J'ai essayé de m'adapter, je me suis adaptée, j'ai appris plein de choses: j'ai appris comment les garçons ils montent les cocotiers, [comment ils] tressent les sacs avec les feuilles de cocotiers [...] oui, c'est une autre culture. J'ai appris comment ils cuisent le cochon au four étouffé, j'ai appris tout ça [...] faire la pêche... des choses qu'on ne faisait pas ici. Mais non, c'est pas pour moi. J'ai dit à mon père de me faire mon billet de retour à Nouméa parce que j'en peux plus [...]

Je suis revenue [à Nouméa en] décembre et juste avant les fêtes [...] et une semaine après, je suis entrée à l'armée. C'était mon choix... là, par contre, c'était moi qui voulais faire l'armée. [...]

[A cette période] j'ai eu des rapports avec des filles. C'était à l'époque de l'armée, en 1994. Mais avec les hommes, j'avais aucune envie, j'étais dégoûtée par les garçons. Les femmes, non, ça me disait rien du tout, je pouvais les avoir en amies mais après quand, ça allait au-delà du rapport sexuel, ça devenait compliqué [...] c'est pas que j'étais traumatisée [...] je devenais agressive.

Pourtant, les premiers rapports que j'ai eu [avec mes cousins], c'était pas des rapports violents, ça c'était doucement. Ça commençait par des attouchements, ça commençait ensuite par la bouche et puis, sous la menace, en me disant: "Si tu veux pas, je vais dire à ton père [...]" Et comme tout le monde savait que j'avais peur de mon père, donc tout le monde insistait sur ce point-là. [...]

Et donc après j'ai fait vingt-quatre mois dans l'armée, et puis après on m'a proposé de faire

un engagement militaire [...] Et j'ai dit alors non au contrat avec l'armée, je voulais sortir.

Rencontre avec les transgenres et le *tai'ata* (le travail de sexe)

La rencontre avec d'autres transgenres représente un événement crucial dans la biographisation de Pamela au sens où elle marque un tournant dans son parcours transgenre :

Mais déjà à l'époque, tout en étant militaire, j'ai commencé à fréquenter les travesties. À l'époque il y avait une discothèque en ville qui s'appelait "Notre coulisse" et tous les dimanches il y avait des shows travesties, shows cabaret. Et en étant militaire j'allais là-bas, et comme je les côtoyais [les travesties], je les fréquentais, ben [...] je faisais mon show aussi en étant militaire, mais j'avais pas le droit [...]

En effet, avant la rencontre avec les "filles", et même durant ses pratiques homosexuelles, Pamela a toujours gardé une apparence virile: moustache, cheveux courts, vêtements masculins. Ce qui indique que l'identification transgenre passe également par la rencontre avec les pairs. Par ailleurs, le milieu de *tai'ata*⁷ (le travail de sexe de rue) à Nouméa permet de trouver "d'autres comme soi", de dépasser la crainte, de découvrir que l'on n'est pas seul à vivre une telle "a-normalité" et de se rassurer grâce aux parcours de celles qui se sont "affirmées" malgré le rejet de leurs familles.

Après l'armée, j'ai [...] ben, je suis entrée dans la prostitution directe. Ben, j'ai fini mon service et comme j'étais déjà avec les filles [transgenres], ben, un soir j'ai commencé [...] J'ai dit: "Tiens, pourquoi pas? Je vais essayer, pour rigoler." Mais c'était juste pour rigoler [...] Je me suis maquillée, j'ai mis une perruque, talons aiguilles [...]

C'était au centre-ville, il y a eu un hôtel qui s'ap-

6 Les Nakamals sont des établissements où se vend le kava, une boisson préparée à partir de la racine de *Piper methysticum*. Le kava a été introduit en Nouvelle-Calédonie par les immigrants néo-hébridais (aujourd'hui Ni-Vanuatu) à la fin des années soixante (CHANTERAUD et DAVID 1998).

7 *Tai'ata* est un mot d'origine tahitienne défini par le dictionnaire tahitien-français de l'académie tahitienne comme "débauche, luxure, impudicité". Ce terme (tahitien) est difficile à traduire en un mot, car il inclut à la fois le travail du sexe de rue et la communauté qui se crée autour de ce travail.

pelait San Francesco, c'est fermé maintenant, et là c'était l'hôtel où c'était que des travesties. On sortait, on se mettait toutes sur le bord de la route on faisait un pas, deux pas jusqu'au port, le port autonome.

Bon, enfin rigolade, on savait très bien comment ça allait finir. C'est trop facile de dire: "Oh, je commence pour rire et puis après [...]" C'est vrai, j'ai dit: "Tiens, pourquoi pas? Je vais me lancer".

La socialisation avec les "copines" et la découverte d'une sexualité en compagnie des clients représentent ainsi un potentiel d'autonomie, d'émancipation et d'expérimentation identitaire transgenre. Le *tai'ata* est racontée en l'occurrence par Pamela comme une alternative d'autonomie et d'indépendance par rapport à la famille. Ainsi l'entrée au *tai'ata* l'amènera à affronter ses parents et à leur annoncer son désir d'être "femme".

J'habitais encore chez mes parents, eux ils savaient rien. Quand j'avais décidé vraiment de me lancer, j'ai dit: "Tiens, j'aurai de l'argent, je pourrai me payer une chambre d'hôtel."

J'ai pris l'initiative de parler avec mes parents et de là, mon père l'a très mal pris. [...] Je leur ai simplement dit que je vais changer de vie, que j'ai envie d'être [...] de vivre comme une fille.

Ma mère a pleuré toutes les larmes de son cœur. Mes sœurs m'ont dit: "Ben qu'est-ce que tu veux? C'est ta vie, on a rien contre." Mon frère qui vivait en France m'a dit: "Ben, j'ai rien à dire."

Et c'est à cette période [que] j'avais coupé les ponts avec tout le monde. C'était limite [...] quand je croisais ma mère au centre-ville je changeais pas de trottoir; mes sœurs, je les voyais plus du tout comme avant [...]

C'était dur pour moi, et puis en même temps je pouvais pas faire comme si tout allait bien, alors que non. C'était pas ça, et étant donné que mon père, lui, ne voulait rien savoir depuis qu'il m'avait dit: "Si t'es comme ça, tu sors [...]"

Et là, j'avais décidé de partir en métropole [...]

Réconciliation avec la famille et revendication transgenre

Néanmoins avant son départ en métropole, et après une année de rupture de contact avec sa famille, les parents de Pamela la contactent pour chercher une réconciliation avec elle et solliciter son retour à la maison. Ce qui devient, comme on le verra après dans les autres récits, le moment d'une négociation sur l'acquisition du statut transgenre ainsi que d'une confrontation par rapport à son histoire d'abus subis pendant son enfance.

[...] Un jour maman est venu me chercher à l'endroit où j'étais: j'habitais avec deux autres de mes copines [transgenres] qui sont maintenant en France.

Quand ma mère est venue me voir, elle m'a dit: "Il faut que tu reviennes à la maison, ton père voudrait te parler". Je lui ai dit: "Je voudrais rien savoir, de toute façon c'est pas mon père et vous, vous [avez] plus rien à me dire." C'était très dur avec ma mère, parce que ma mère, elle a effondré en larmes et me fait: "Dis pas ça! Ça y est, il n'est plus en colère."

C'est pas qu'il a changé, il a diminué sa consommation d'alcool [...] Là, maintenant, il a complètement changé. Mon père, il n'est plus très jeune non plus.

Alors je suis vite retournée chez mes parents le jour même. [...] Et moi, ma priorité, après avoir discuté avec ma mère, était de voir mon père, était de tout mettre en ordre.

Mon père m'a dit: "Ok, moi maintenant j'accepte ta façon de vivre, mais tu vas jusqu'au bout, ne regrette rien et ça va t'amener à affronter des situations des fois pas très confortables."

Et puis c'est là que j'ai tout dit à mon père: "Il s'est passé des choses sous vos nez, t'étais tellement préoccupé à te saouler la gueule que t'as rien vu. T'étais tellement préoccupé à [...] dès qu'il avait la moindre connerie à la maison, de me tabasser. Tu savais rien, tout ce que te préoccupait c'était ta bouteille en main. [...] Maintenant, qu'est-ce qu'il peut m'arriver de plus? La mort...Je l'attends déjà depuis un bon

moment, tout ce qui peut m'arriver de dégueulasse après, j'ai plus peur de l'affronter." Mon père a pleuré quand je l'ai dit ça [...]

Mon père, c'est pas un homme qui parle beaucoup. Par contre, quand il a commencé à analyser les choses [...] [Après] il y a plein de gens qui ne viennent plus chez nous [...] Ma mère, elle sait tout. Je voulais qu'elle sache. De toute façon, j'avais plus envie de garder ça pour moi, parce que, avec le temps, c'est pesant, et plus j'en parle, plus ça me soulage [...]

Mes parents savent pour la prostitution...mais c'est un sujet qu'on aborde jamais [...] Quand j'étais revenu en 2003 en vacances, j'avais expliqué à mon père avant de partir, avant mon départ que si je partais c'est pas parce que [...] je les rejette pas mais j'ai besoin de partir [...] J'avais vraiment besoin de partir, [de] voir ce qui se passe ailleurs. [...] On m'a tellement privé de plein de choses... Le jour où je pouvais avoir tout ce que je voulais grâce à la prostitution [...] Je pouvais avoir tout ce que je voulais! Dès que je voulais un truc, j'allais l'acheter, je demandais plus, j'avais plus cette boule au ventre de peur du refus, j'allais, j'achetais.

Malgré la réconciliation avec sa famille, Pamela part en métropole et ne reviendra pour se réinstaller en Nouvelle-Calédonie qu'en 2007. Néanmoins sa relation avec sa famille s'est beaucoup normalisé tout au long de ces années: elle affiche depuis sa féminité en public et en famille sans aucun commentaire, ainsi elle a présenté plusieurs de ses petits amis à sa famille. A son retour il y a plus que dix ans en Nouvelle-Calédonie Pamela a repris le *tai'ata* au port jusqu'à quelques mois après notre rencontre en 2013, elle est partie en Province Nord pour travailler dans une entreprise.

Comme on le voit dans la biographisation de Pamela, le parcours transgenre est un processus dynamique, en évolution, où la rencontre avec les pairs représente un élément essentiel de transformation et d'identification transgenre.

Amira

Amira m'a été présentée par Pamela, lors d'un match de volley-ball que les copines transgenres wallisiennes organisent quand elles ont l'occasion.

Amira, 26 ans lors de notre première rencontre en 2013, bénéficie d'une certaine popularité parmi les transgenres de Nouméa. Cheveux longs, grande taille, elle a été une des plus jeunes transgenres wallisiennes à avoir fait l'opération de réassignation de sexe en Thaïlande, à l'âge de 23 ans. Maquillage soigné et habillement attirant, elle affiche une féminité sophistiquée. Amira a aussi fait des études supérieures, ce qui n'est pas le cas de la plupart des transgenres ; cela lui permet d'exercer un emploi de cadre moyen, et de gagner un "bon salaire" selon son entourage. Toutes ces caractéristiques font sa renommée. Elle incarne ainsi un modèle de réussite transgenre à suivre pour les plus jeunes transgenres qui sollicitent très souvent son amitié en lui rendant visite ou en l'abordant dans le quartier ou en soirée.

Dans son récit biographique, et à l'instar de Pamela, Amira choisit aussi l'ordre chronologique en commençant son histoire par son enfance, expliquant qu'elle se sentait dès son plus jeune âge différente des autres garçons.

Dès l'âge de 4, 5 ans, j'avais un comportement efféminé. Je mettais les vêtements de filles, je mettais les jupes de ma sœur, les chaussures de ma mère. J'étais toujours attirée par ces choses-là [...] Mes parents, mes grandes sœurs - je suis la dernière -, ben...[ils] disaient: "Arrête! C'est pour les filles, t'es un garçon!" Très petite, c'était naturel donc. Même à l'école primaire j'étais toujours avec les filles. J'étais mal à l'aise en compagnie des garçons. Jamais je ne parlais aux garçons [...] au collège pareil, au lycée pareil.

Bien que l'efféminement de Amira durant son enfance n'a pas suscité des critiques de la part de sa famille, elle affirme qu'être trans-

genre dans la culture wallisienne n'est pas accepté a priori, et que le fait d'avoir un fils transgenre suscite toujours un sentiment de honte de la part des parents.

Le fait d'être désigné comme étant un garçon "efféminé" suscite, selon Amira, la moquerie et fait ressentir la honte aux parents qui craignent que leur enfant finisse dans le monde de la prostitution:

[Dans notre culture wallisienne] un garçon, c'est un garçon. C'est toujours un problème, déjà, être efféminé. Ça, tu peux pas le cacher, les gens le voient tout de suite. Les gens te voient et se moquent un peu et ils se disent: "Ah, celui-là va mal finir." C'est ce que les gens voient. [...]

Auparavant, [pour les familles wallisiennes], un garçon efféminé c'est tout de suite dans leurs têtes: "Oh, il finira au trottoir." Il n'y avait pas d'issue, il n'y avait pas de pensée comme quoi une personne comme ça [un efféminé] pouvait continuer les études, avoir un avenir, tu vois? C'était tout de suite: "Ah, c'est un efféminé, c'est un pédé." C'est tout de suite [...] pour eux c'est un échec, leur vie [la vie des efféminés] sera un échec. Et c'est la honte!

Selon Amira, même dans le cas où le garçon "efféminé" ne fait pas l'objet de moqueries au sein de la famille, il peut faire l'objet de moqueries dans la société, au sein de la communauté wallisienne qui vit en voisinage proche dans différents quartiers périphérique de Nouméa:

Moi, très jeune, j'avais de la chance: c'était pas mon entourage de famille qui me disait ça, c'était la société. Quelques fois mon frère, mon grand frère, je me rappelle [...] me disait de ne plus traîner avec les filles, mais de traîner avec les garçons. Parce que tout le monde le voit, ils savent, j'étais tout le temps avec les filles, je ne traînais qu'avec les filles. Donc très jeune on voyait déjà que j'avais des airs de fille, d'un efféminé. Donc voilà, mon frère avait honte de moi par rapport à ses copains. Mais déjà la société, l'entourage est très moqueur [envers] les personnes [efféminées] comme nous.

Comme on le voit dans les deux récits de Amira et Pamela la stigmatisation et la marginalisation est une caractéristique de l'enfant transgenre chez les familles wallisiennes de Nouméa.

Si la rencontre d'autres pairs transgenres a été le moment déclencheur de la féminisation de Pamela, situe les premières étapes de sa féminisation à l'époque dès le collège. Mais elle se fait d'une manière très discrète. Selon son récit, ne pas se comporter, dans son adolescence, comme les autres transgenres extravagantes et "vulgaires" et se concentrer sur ses études, lui a permis, selon elle, de s'imposer et d'avoir l'estime de sa famille:

Je ne fréquentais pas à l'époque les personnes comme moi, je ne voulais pas me mélanger avec les personnes comme moi, voilà. Parce que la plupart des filles comme moi, elles sont plutôt provocatrices, vulgaires. Soit c'est habillée mini-jupe très courte, soit très maniérée dans les gestes, dans les paroles. Moi j'étais une personne très discrète [...]

Au lycée, je commençais à mettre des pantalons taille basse, je mettais des habits de fille, mais toujours discrets, genre pas de petits hauts, pas de jupes, c'était des pantalons, des chemisiers... les cheveux, je les avais mi-longs [...]

J'étais pas une "folle" parce que la plupart sont très maniérée, très [...] comment dire ça? Il y avait des comportements que j'aimais pas, c'était trop.

Et ça attirait les regards des gens, et puis moi j'aimais pas ça, que les gens me regardent pareil, parce que souvent il y en a qu'on critiquait, qu'on se moquait parce que [...] voilà, c'est pas de la féminité, c'est de la vulgarité.

Je veux dire, moi je voudrais être femme, mais je voudrais pas être femme dans ce sens [...]

Pour Amira, son parcours transgenre est synonyme d'une longue négociation de sa féminité au sein de sa famille. C'est par les études et, ensuite, en ayant un travail salarié, qu'elle a réussi selon elle à obtenir leur estime et puis leur acceptation:

Moi j'ai eu cette chance à part quelques tensions à la maison pour ce que j'étais mais voilà je me suis imposée. Je veux dire je leurs ai dit il fallait qu'ils m'acceptent telle que je suis [...] Ils m'ont pas mis à la porte, on m'a pas renié parce que pour la plupart des copines c'est comme ça. Moi j'ai pas connu ça, la violence, qu'on me tapait [...] non moi j'ai pas connu ça j'ai eu de la chance. Ma famille était très très compréhensive.

C'est par rapport à mes études: je commençais à avoir mes diplômes ça a rassuré mes parents [...] donc de plus en plus mes parents m'ont laissé être ce que j'étais. [...] Mais si tu veux, mes parents craignaient en fait pour moi que je termine dans le milieu de la prostitution.

L'acceptation et l'intégration sont ainsi méritées, aux yeux de Amira, grâce à son comportement sage et à sa réussite dans les études:

Quand j'ai commencé à travailler, là, c'est vraiment là, on va dire, [que] mes parents, ça y est, ils étaient fiers de moi. Et voilà! Ça vient tout doucement, il faut aussi laisser du temps aux parents, à la famille, à s'adapter à notre personne [transgenre]...parce que moi je comprends mes parents, ils ont [eu] un petit garçon, c'est un petit garçon qu'ils ont eu au départ... Voir leur petit enfant changer, il faut comprendre, se mettre à leur place [...] moi je me suis mise à leur place. Je voulais pas brusquer mes parents, surtout l'avis de mes parents qui comptaient le plus [...]

Moi, j'ai pas à me plaindre. J'ai réussi à montrer à mes parents et aux autres que je pourrais être quelqu'un même si je suis comme ça [transgenre]. Que j'étais différente. C'est les études qui m'ont beaucoup aidé à devenir ce que je suis maintenant. Ça a rassuré mes parents, ils étaient tous confiants en moi que j'allais pas faire n'importe quoi.

L'acceptation de la part de la famille se fonde ainsi, selon Amira, sur une relation de confiance qui se construit au fil du temps:

La nouvelle génération [de transgenres wallisiennes], je trouve qu'elle s'affirme très très vite, mais aussi qu'elles se penchent toutes dans ce

milieu-là, voilà [le *tai'ata*] [...] Moi, les jeunes efféminées, je leur ai conseillé - par rapport à mon parcours, à mon vécu -, je leur ai conseillé de poursuivre leurs études... genre, c'est pas parce qu'on est des personnes comme ça [des transgenres] qu'on a l'avenir d'être prostituées. Dans tous les cas, je veux dire, moi c'est pourquoi je voulais faire mes études, trouver un boulot et [après] me féminiser plus [...] Et c'est ce que j'ai pu finaliser, c'est vrai, pour ma transformation [opération de réassignation de sexe].

Ambre

Ambre 34 ans, a commencé la prise d'hormones féminisantes depuis plus d'un an au moment de notre premier entretien. Elle travaille et vis depuis une dizaine d'années dans le village de la Province Nord non loin de sa tribu. Ambre affiche aujourd'hui une féminité dissimulée: cheveux courts teints, maquillage pas très voyant, pantalon serré et hauts moulants, talons aiguilles et une démarche féminine et sexy. A l'instar de Pamela et de Amira, Ambre fait un récit chronologique de son parcours qui souligne l'aspect formateur de la construction identitaire transgenre.

Enfance

Dans son récit biographique chronologique, Ambre souligne plusieurs fois, le fait qu'elle a toujours été ce qu'elle est, que, dès petite, elle aimait jouer à la poupée plutôt qu'aux petites voitures, et qu'elle aimait la compagnie des femmes plutôt que l'amitié et la compagnie des garçons.

Ben, quand j'étais petite [...] voilà, je savais déjà que j'étais pas pareil que les autres garçons. J'étais déjà efféminée, je mettais des trucs courts, je ne m'habillais jamais comme les garçons, il fallait toujours que je mette des trucs de fille.

Face à cette manifestation de féminité, les parents de Ambre réagissent d'une manière qui allait de la violence physique et/ou ver-

bale à des stratégies qui visaient à ôter le côté “très efféminé” de leur “garçon”, en renforçant sa masculinité: faire des sports considérés virils, comme le foot; à couper les cheveux systématiquement etc. Pour Ambre, il y aura une interminable chaîne de violences physiques et de marginalisation:

[...] donc voilà, comme dans le milieu kanak c’est vraiment très, très tabou, pas très tabou mais pour eux c’est pas kanak [...] qu’un kanak c’est du pur, si tu vois ce que je veux dire: il n’y a pas d’efféminé, il n’y a pas ce genre de personne là. Tu dois être viril, c’est ça.

Ensuite, c’était très dur pour moi, parce que mes parents n’acceptaient pas, à l’enfance. Il fallait que je sois l’exemple, [quelqu’un] qui n’est pas efféminé, il fallait que je sois un homme, quoi.

Les jeux avec les garçons [...] On me sortait de la cuisine: “T’as pas à être là!” J’étais toujours en cuisine, bien sûr [rires], avec les poupées de mes sœurs. [...]

Pour moi, les parcours les plus terribles par rapport à tous mes frères et sœurs [...] quand on m’enfermait et qu’on me tapait dessus [...] Il fallait bien que je change, quoi. Des fois on me tapait devant tout le monde, pour dire: “C’est bon, je gère, je gère mon enfant.”

Rupture avec la famille et la fuite pour Nouméa

À l’adolescence, outre la compagnie des femmes et la contribution aux tâches ménagères, Ambre raconte qu’elle a commencé à féminiser “un peu plus” son corps (épilation des sourcils, pantalons serrés...), ce qui a amené en fin de compte à l’altercation avec ses parents et à la rupture avec eux comme elle le raconte dans ce passage:

Alors voilà, ce qui a facilité d’ailleurs mon *coming out* le plus extrême... parce que de là, un jour, ils m’ont repris encore pour ça. J’étais en seconde, j’avais 16 ans et j’étais déjà complètement épilée et tout, malgré eux. Et là mon père, comme il y avait tout le monde dans la tribu, il a pris le fusil pour me [tirer dessus] [...] C’était

par rapport à mon comportement, j’avais mes petits hauts. C’était devant tout le monde [...]

Je me suis barrée comme une gazelle [rires] [...] Moi, j’ai pris mes cliques et mes claques et je me suis sauvée et [je suis] partie à Nouméa, et je suis entrée au port.

La rencontre avec une copine qui travaille au *tai’ata* devient décisive à l’apprentissage et à la socialisation transgenre comme on a vu précédemment dans le parcours de Pamela. Le récit biographique de Ambre souligne ainsi le caractère formateur de l’expérience du travail de sexe, qui est représenté dans son récit comme un espace de sociabilité, d’apprentissage et d’autonomie par rapport à la famille.

Et je suis partie à Nouméa, j’ai fait le port [lieu du travail de sexe]. Je suis arrivée là-bas [à Nouméa], j’ai revu M., qui est en métropole maintenant, une transgenre wallisienne qui était une amie du lycée et qui est partie à Nouméa auparavant [...]

Et moi, je suis allée la retrouver à Nouméa et je lui ai raconté tout [ce qui s’était passé]. [...] et elle m’a fait entrée au port. [...]

J’avais déjà des rapports sexuels bien avant le port, au collège et au lycée. Et voilà, je suis entrée, c’était en 1998.

Et comme j’étais au lycée, je me suis dit: “Non, faut pas que j’abandonne. J’ai abandonné la maison, il faut pas que j’abandonne l’école.” Donc j’ai bossé, j’ai vendu mon corps pour me racheter des vêtements, mon inscription au lycée [...] Et j’étais là-bas [au port] le week-end. J’ai fait trois ans toute seule à Nouméa, parce qu’ils [mes parents] ne voulaient plus entendre parler de moi. Même si j’ai su après qu’ils demandaient toujours: “Comment il va?” Ils demandaient à mes cousins qui étaient à Nouméa.

Retour à la tribu et négociation de la féminité transgenre

Et puis ils sont venus me chercher [...] Donc voilà, [mon père m’a dit:] “Écoutes mon bébé, on vient te chercher, tu repars avec nous.” Ils

m'ont ramené à la maison en pleurs. Avec les frères de papa, ma tante et tout ils m'ont fait une coutume⁸ pour me demander pardon. Tout le monde a parlé: les frères de papa, ils ont parlé, mes tantes, elles ont parlé. Ils m'ont demandé pardon. Eux, ils m'ont demandé pardon parce qu'ils m'ont pas soutenu alors qu'ils m'aimaient beaucoup; c'est qu'ils étaient obligés, pour papa. Et puis voilà! [...]

Comme pour Pamela, le moment de réconciliation avec la famille après la période de rupture, représente l'événement d'émancipation et d'acceptation de la part de la famille de la personne transgenre:

Après, quand tout le monde est rentré, j'ai dit qu'il faut que je batte le fer pendant qu'il est chaud. Je suis partie, j'ai appelé mon papa et ma maman, j'ai dit: "Venez-vous asseoir, il faut absolument que je vous parle.

Voilà. Papa, maman, pendant que j'étais à Nouméa... Ben, je suis partie et je suis entrée au port. [...] Je suis entrée au port, je m'appelle Ambre de nom, maintenant. Je suis entrée au port, j'ai fait ça et ça, j'ai payé mes études. Ma mère a pleuré et mon père a pleuré. [...]

Après sa réconciliation avec ses parents, Ambre quitte Nouméa et le *tai'ata* et revient habiter chez ses parents. Après le bac on lui a proposé un travail dans un village proche:

[...] J'ai sauté sur l'occasion, c'est chez moi. [...] Je leur ai acheté une voiture [à mes parents], j'ai tout acheté chez eux à la maison, j'ai tout meublé, mais je n'habite pas avec eux, j'habite pas loin au village.

Quand [mon père] était malade, après, il voulait que ce soit moi qui l'amenait à l'hôpital, que je

fasse ça. C'était dur par rapport à mon boulot, je prenais des certificats maladies, mais voilà!

Aider financièrement au maintien de la famille et des parents est une manière de s'intégrer et de se faire estimer par sa famille au-delà de sa personnalité transgenre. Dans le contexte kanak, où le contrôle social est plus fort qu'en ville, car tout le monde se connait et vit à proximité, l'acceptation par la famille passe aussi par l'adoption d'un comportement respectable en public, afin de ne pas affecter l'image sociale et l'honneur du père. Ambre explique qu'elle a fait toujours attention à sa manière de se comporter en tribu et au village. Ainsi, elle s'habille de manière féminine mais discrète (pantalon serré, haut moulant mais pas très voyant, maquillage léger...) et ce n'est que durant ses escapades à Nouméa les week-ends qu'elle ose mettre des habits féminins sexy (jupes courtes, maquillage voyant...):

Mais moi, quand je suis revenue, je lui ai dit: "Papa, je suis revenue, mais je fais ce que je veux, je m'habille comme je veux. Mais j'aurai toujours du respect par rapport à ton travail. Je ferai pas n'importe quoi, et ça tu le sais. Tu sais très bien: je suis ton fils, ton enfant, je suis ta fille, je fais pas des trucs qui vont faire honte". Tu vois, par exemple, me balader en robe de soirée en toute la tribu [...] C'est bon, mon petit ami, je leur en parle, mais j'aurai toujours du respect par rapport à ça. [...] Après je me suis imposée au niveau de la famille, petit-à-petit après [...] surtout au village.

Au-delà des positions statutaires des transgenres au sein de la famille, le rôle joué au sein de la famille et dans la communauté compte autant ou même plus que leurs comportements sexuels. Le fait de participer à la vie sociale communautaire, par exemple en organisant un groupe de danse, tout en ayant un emploi respectable qui procure un salaire fixe et respectable dans une société kanak qui est devenue de plus en plus sensible, depuis quelques décennies, au pouvoir monétaire,

8 Le terme de "coutume" est communément employé par les kanak pour désigner l'ensemble complexe des pratiques sociales, spatiales et culturelles, mais pas forcément anciennes, inspirées de l'organisation sociale kanak. "Coutume" comporte pour les kanak une portée éminemment sociale, et le geste coutumier, et surtout la parole qui l'accompagne, visent à rappeler la position de chacun dans le réseau complexe de la parenté et de l'alliance. Chez les kanak, tous les temps forts de la vie (naissance, mariage, mort) sont marqués par une cérémonie spécifique.

vaut à Ambre une bonne image sociale et le respect de la population:

Ici [au village], par rapport à avant, c'est bien changé. Moi je veux pas me lancer des fleurs, mais j'ai ouvert des groupes de danse ici, de la danse moderne, avec des kanak. Il y a des mamans qui ont amené leurs filles, il y a des filles qui demandaient à leurs mamans: "Maman, tu peux demander à Ambre si je peux entrer dans la troupe ?", et tout [...] Et nous [les membres du groupe de danse], tous les ans le maire nous demandait: "Ambre, il faut que tu dances avec votre groupe". C'était ma manière à moi de montrer qu'on existe.

Pour s'imposer dans la société kanak mais aussi pour se défendre contre les préjugés et les insultes, Ambre utilise - dit-elle - la "parole" principalement, mais aussi, quelques fois, le "poing" face aux insultes.

Utiliser la "parole", pour Ambre, signifie parler de soi aux autres, revendiquer sa différence, et expliquer aux autres son mode de vie: elle explique qu'être transgenre veut dire être pareil que les autres et que son efféminement n'est pas une "malédiction": *"Tu sais, moi, quand les kanak me posent la question [de savoir pourquoi je suis transgenre], c'est pas que je me sens obligée [...] mais après ce que j'ai vécu, je leur dis: "Il faut sortir, il y a pas que chez nous, ça existe ailleurs, il faut pas croire ce qu'on dit, que c'est une malédiction".*

Néanmoins, lors d'autres épisodes d'insultes et de provocations verbales, Ambre affirme avoir utilisé aussi le "poing", donc la violence: *"La racaille, après, moi je me suis imposée par la parole et le poing: je tapais, quoi. Je tapais toutes les racailles, jusqu'à maintenant. Mais ils sont ouverts [d'esprit, maintenant], pas comme avant".*

Sylviana

Sylviana, "complètement opérée" en 2014, travaille quant à elle dans la société de son père

et habite elle aussi au village, non loin de sa tribu natale. Sylviana affiche une féminité apparente: maquillage soigné, lentilles de couleurs, cheveux longs et teints, décolleté, ainsi qu'une démarche sensuelle et féminine. De la même manière de Ambre, le récit biographique que fait Sylviana commence avec le refus de son père de son efféminement durant son enfance; la rencontre d'autres pairs, la rupture avec les parents et l'entrée au *tai'ata*; enfin, la réconciliation avec les parents et la négociation sociale transgenre.

Évoquant son enfance, Sylviana y fait une description proche de celle de Amira et Ambre:

En enfance, j'étais déjà mentalement femme. Dans les 3 ans, 4 ans... oui, j'étais femme [...] ben, pour moi j'étais femme. Donc voilà, je jouais tout le temps avec les poupées de ma sœur [...] Mes parents, ils avaient beau m'engueuler [...] Maman, bien sûr, elle a vite remarqué que j'étais différente. Parce que je jouais pas avec les garçons, j'étais toujours parmi les filles. Même aux toilettes, j'allais aux toilettes des filles [...]

Enfant, sa féminité est acceptée par sa mère, voire souvent encouragée selon elle:

Ma mère ne disait rien, même des fois elle se faisait engueuler par mon père parce que... voilà, elle m'achetait des robes, des trucs comme ça. Mes sœurs elles ont remarqué, elles voyaient à mes manières que j'étais pas [...] voilà, comme les autres garçons. J'étais tout le temps parmi les filles. Je me douchais avec les filles, pas avec les garçons.

Son père, mécontent de ses manières féminines, décide néanmoins de l'envoyer étudier en internat afin de l'éduquer dans un espace entièrement viril. "[...] Parce que mes parents, après, pour casser le truc, ils m'ont mis en internat. Mais j'ai pétié les plombs. J'ai fait deux mois, je pleurais tous les soirs. Et là mes parents, ils ont dit: "Il faut le sortir d'ici."

C'est également durant l'adolescence, comme pour Amira et Ambre qu'elle a com-

menché à se féminiser un peu plus en s'épilant, en en laissant pousser les cheveux, en mettant des habits moulants. Cependant, le moment qui a tout "déclenché" selon elle reste sa rencontre avec d'autres transgenres à Nouméa durant ses études:

Donc, après je suis partie au lycée sur Nouméa. Et c'est là que j'ai connu les transsexuelles: C. - elle est sur Vanuatu maintenant, c'est une Vanuataise [...] Je les ai connues parce que moi, [à Nouméa], sans savoir, ben, j'ai connu au début la sœur de C.

Donc, elle a vu mes manières féminines, elle a dit: "Tu connais les transsexuelles?" J'ai dit: "Oui, mais de vue." Et elle m'a fait: "Comme ça tu connais C.?" "Oui, je connais C., mais enfin [...] de vue." "Mais C. c'est ma sœur!" Et c'est comme ça qui est parti le truc: "Attends, je vais te présenter." On est parti en boîte de nuit. C. sa sœur était au courant, son père était au courant. Elle C., elle s'habillait en femme, opérée non, mais hormonée oui.

Ainsi, Sylviana décide suite à cette rencontre d'être femme et de vivre comme les "filles":

J'étais au lycée, j'avais 17 ans. Ben, c'est là que je me suis affirmée [comme transgenre], comme je savais que c'était tabou ici [en tribu].

Donc j'ai dit: "Allez, dans un an j'aurai mes 18 ans, après je fais mon coming out, j'annonce à mes parents". Et puis c'est bon, je vis ma vie de femme parce que j'en pouvais plus.

Ben, c'est ça qui a déclenché en fin de comptes le truc. Parce que quand j'ai fait leur connaissance [les autres transgenres], j'ai dit: "Là, je veux vivre comme ça, je veux vivre ma vie de femme, je veux vivre en femme et tout, je me sens bien comme ça, voilà."

Cette rencontre avec les transgenres de Nouméa a été pour Sylviana le "déclencheur" de son *coming out* et, par la suite, de la rupture avec sa famille:

Et c'est comme ça, après j'ai commencé à prendre les hormones au lycée [...] c'était ma dernière année. Donc, quand je suis revenue ici

[en tribu] [...] ça y est, les seins ont commencé à pousser [rires]. Donc je mettais les trucs moulants. Mon père [...] voilà, il voyait.

Et un jour [...] ben, je suis revenue ici et le truc [c'est] que j'ai oublié d'enlever le soutien-gorge, et il y avait une kermesse dans la tribu de ma mère. Donc j'y étais et je jouais au volley, comme j'aimais bien. Et au volley, le haut il s'est relevé, et mon père était là et il a vu le soutien-gorge. AHHH! Plus personne n'a parlé [...] ça y est, tout le monde a regardé mon père [...] J'avais honte ça y est.

Donc voilà, c'est parti de là. Mon père m'a dit: "Je vais au champ, je reviens ce soir, tes cheveux: coupés!" Je les avais en chignon et tout.

Ça fait... du coup mon père est revenu, moi je suis devant la télé, allongée: "T'as pas coupé tes cheveux?" "Non, je veux pas couper mes cheveux parce que je veux devenir une femme."

Il a dit: "Ah! Et ben, si tu veux devenir une femme je suis désolé, tu pars de chez moi." [...] Et c'est là que j'ai fait mon *coming out* [rires].

Ma mère, elle savait, elle a vu. Moi, je lui ai dit: "Écoute mam, moi je vais bien dans ma peau que [si] je suis une femme. Là [...] voilà, je suis bien, je suis heureuse. Parce que moi comme ça, je veux pas, j'accepte pas."

Et ben...voilà, vu que c'était tabou, j'étais vraiment la première [transgenre] à assumer, ici en tribu, et puis à vivre ça en famille et tout.

Mon père, il a eu du mal à accepter, donc je suis partie deux ans, je suis partie sur Nouméa. Oui, j'ai fini mon diplôme, je suis revenue, j'ai fait mon *coming out*, ensuite je suis partie pour Nouméa, j'ai fait ma vie, j'étais au port comme toutes les autres.

Réconciliation avec la famille et négociation transgenre

La réconciliation avec la famille n'implique pas pour toutes les transgenres l'arrêt du *tai'ata*. Pour Sylviana, comme on l'a vu plus haut pour Pamela, la réconciliation est l'occasion de réintégrer la tribu et l'espace familiale avec un nouveau statut de femme mais aussi en fai-

sant accepté le mode de vie de transgenre et la prostitution.

En fait, après son retour à la maison, Sylviana n'arrête pas le *tai'ata*, mais elle pratique tout de même de façon plutôt occasionnel: elle le pratique durant les week-ends, pour avoir des "sous". D'ailleurs elle ne quitta le milieu que suite à sa rencontre avec un client du port qui deviendra son compagnon:

Ben, je suis restée là-bas [au *tai'ata*], et ensuite [...] ben, voilà deux ans après, le jour de mon anniversaire, mon père m'a appelé. Il a dit: "Ben, écoute, je vais passer te voir." "Ah ben, ok!"

En deux ans, il m'a pas appelé. Moi j'appelais, mais quand c'est lui qui décroche le téléphone, je raccrochais. Mais pour moi, du moment que ma mère m'acceptait [...]

Mais bon, je savais... même si ma famille ne m'acceptait pas, c'est soit avec ma famille, que ma famille m'accepte comme je suis... si non moi, je suis déterminée, je veux être une femme et puis point barre, [...]

Mon père m'a appelé, le jour de mon anniversaire, j'avais 20 ans. Et il me fait "Et ben, écoutes, je passe te voir dans ton appart."

Moi, j'habitais au Quartier Latin. Il est venu me voir, puis il a dit: "Ben, écoute [...] voilà, qu'est-ce que tu veux que je te dise? Si tu es bien comme ça, ben [...] voilà, t'es mon enfant et tu resteras toujours mon enfant, donc je t'accepte tel que tu es. Si tu veux revenir à la maison, t'es la bienvenue."

Et comme mon père a vu que tout le monde acceptaient [...] voilà, ça n'a pas changé.

J'étais toujours au port. Ensuite [...] voilà, je suis venue ici, je vivais ici, mais je faisais la navette en fin de compte: le weekend là-bas, pour mettre un peu de sous [de côté].

L'acceptation de la part de la famille de sa féminité n'est pas suffisante néanmoins, selon Sylviana, si elle n'est pas suivie par la reconnaissance de son "identité" de femme. Son père, certes, l'accepte aujourd'hui - la

preuve en étant qu'elle travaille depuis quelques années dans la société familiale. Néanmoins, il ne s'adresse jamais à elle par son prénom féminin, mais utilise souvent la déclinaison masculine, ce qui la met en embarras en public. La revendication de Sylviana d'être considérée et appelée par son prénom féminin devient ainsi un champ de négociation entre elle et son père pour un long temps après son retour :

Je l'ai déjà dit [à mon père]: "Ne m'appelle pas par mon prénom de garçon, sinon, ne m'appelle pas du tout".

Avant il disait "il" ou il disait mon prénom de garçon devant les gens. Ça fait... moi j'avais honte, ben je rectifiais. Bon, même les gens ils voyaient que j'étais gênée. Donc des fois, c'est eux-mêmes qui disent à mon père: "Non, il faut plus que tu l'appelles comme ça", parce qu'ils voyaient que j'ai changé de tête.

Ben voilà, c'est récent en fin de compte qu'il accepte vraiment. Peut-être il était obligé: il acceptait mais c'était dur pour lui de dire "il" ou "elle", il m'appelait par mon prénom [de garçon].

[Avant] quand il me laissait des courriers [pour le travail], il marquait mon prénom de garçon, et moi j'avais honte d'aller récupérer dans le magasin et tout. Mon père ne m'a jamais appelé comme ça, Sylviana.

Mais maintenant, quand il me laisse des lettres ou du courrier, il marque Sylviana et le nom de famille. Avant, c'est toujours par mon petit surnom de garçon.

Expliquer aux neveux et aux nièces sa différence et son parcours devient d'autre part essentiel selon Sylviana afin qu'ils s'habituent déjà enfants à la considérer comme leur "tante" et non pas comme leur "tonton":

La plupart des enfants de mes frères et sœurs, [ils sont] cinq garçons et une fille, ils m'ont vu femme, mais ils savent qu'est-ce que je suis. Parce que moi je leurs explique: "Ben, tantine elle est comme ça, elle est née comme ça, gar-

çon. Voilà, je suis née dans un corps de garçon, mais mentalement je suis femme. Donc après, voilà, j'ai subi des opérations, puis je suis devenue femme et tout. Maintenant je suis une femme”.

Ça fait donc à l'école quand [...] voilà, on sait comment c'est à l'école, les moqueries: “Eh ta tantine voilà nananan c'est un pédé [...]”. Et ben les gosses [répondent]: “Non, c'est une transsexuelle”. Je leur dis et puis voilà.

Parce que j'explique: “Pédé c'est comme ça, transsexuelle c'est comme ça.” Donc mes neveux ils sont au courant de tout.

Même mes petites nièces [...] elles ont quoi? Trois ans, quatre ans? Elles savent. Je leur dit quelle est la différence entre homosexuel et transsexuel [...]

Conclusion

Les lectures croisés des récits recueillis, exposés et interprétés dans cet article, présentent une configuration du parcours transgenre construite autour d'événements marquants, décisifs et déterminants.

Ces événements se résument premièrement à la stigmatisation durant l'enfance (de la part du père et/ou de la famille élargie). Deuxièmement, la rencontre d'autres pairs transgenres représentent un important moment dans trois des récits recueillis: c'est le moment de l'entrée au milieu de *tai'ata* qui incarne selon les biographisations un espace de sociabilité et d'apprentissage qui engendre de nouvelles formes d'être et une revendication de la personne transgenre. L'acceptation des parents de la femme transgenre représente enfin le troisième et dernier élément représentatif des récits recueillis. Dans les quatre récits c'est avec fierté et satisfaction de leur parcours que Pamela, Amira, Ambre et Sylviana, racontent, l'acceptation, de la part de leurs parents, de leur identité transgenre.

Dans ce texte, la recherche biographique a mis ainsi en évidence la dimension formatrice du parcours biographié des transgenres wallisiennes et kanak. Celle-ci se constitue en un processus d'apprentissage actif et temporel sur soi-même, sur le propre corps et sur les relations familiales et sociales. La manière dont chaque transgenre a affronté et s'est adapté à la stigmatisation et aux contraintes représente un mouvement de formation de soi, une *Bildung* (DELORY-MOMBERGER, 2005).

En effet, malgré la tolérance dont peuvent bénéficier les transgenres au sein de leur famille ou de la société les récits biographiés présentés dans cet article, parlent de situations de marginalisation, ruptures, et de négociation pour être acceptées, pour les wallisienne à Nouméa, que chez les kanak et ce tout au long de leur parcours. Des affirmations comme : “au départ, pour s'affirmer il faut vraiment être forte [...] avoir du caractère. Vraiment être courageuse. S'imposer. Moi je me suis imposée” (Amira), “je me suis imposée partout, au village, en tribu” (Ambre), “Moi j'étais vraiment déterminée, c'est une femme [...] je voulais être une femme, je voulais être une femme avec l'accord de mes parents ou sans l'accord de mes parents” (Sylviana), attestent en effet, de difficultés similaires d'acceptation par la famille de la personne transgenre en Nouvelle-Calédonie.

Bibliographie

ACADÉMIE TAHITIENNE-Fare Vāna'a. **Dictionnaire Tahitien-Français**. 1999. Disponible sur: <http://www.farevanaa.pf/dictionnaire.php>.

ALEXEYEFF, Kalissa. Globalizing Drag in the Cook Islands: Friction, Repulsion and Abjection. **The Contemporary Pacific**, 20, p. 143-161. 2008

ALEXEYEFF, Kalissa. Dancing Sexuality in the Cook Islands. In *Transgressive Sex: Subversion and Control*.

- In. DONNAN, Hasting and MCGOWAN, Fiona. **Erotic Encounters**. New York: Berghahn, 2009. p. 113–130.
- ANGLEVIEL, Frédéric. Wallis-et-Futuna (1942-1961) ou comment le fait migratoire transforma le protectorat en tom. **Journal de la Société des Océanistes**, p. 122-123, 2006. Disponible sur: <http://jso.revues.org/541>.
- BESNIER, Niko. Sluts and superwomen: The politics of gender liminality in urban Tonga. **Ethos**, 62 (1-2), p. 5-31. 1997.
- BESNIER, Niko. Transgenderism, locality, and the Miss Galaxy beauty pageant in Tonga. **American Ethnologist**, 29 (3), p. 534-566. 2002.
- CHANDAURAUD, Annabel et GILBERT, David. Le kava est entré dans la ville, de Port-Vila à Nouméa. In GUILLAUD (et alli.). **Le Voyage inachevé**. Paris: IRD/PRODIG, 1998. p. 437-444.
- DELORY-MOMBERGER, Christine. **Histoire de vie et recherche biographique en éducation**. Paris: Economica, 2005
- DELORY-MOMBERGER, Christine. Biographie, socialisation, formation. **L'orientation scolaire et professionnelle**, v. 33, n. 4, p. 551-570, 2004.
- DELORY-MOMBERGER, Christine. **De la recherche biographique en éducation**. Fondements Méthodes Pratiques. Paris: Téraèdre, 2014.
- DUSSY, Dorothée et WITTERSHEIM, Éric (Éds). **Villes invisibles. Anthropologie urbaine du Pacifique**. Cahiers du Pacifique Sud contemporain. Paris, L'Harmattan, 2013.
- ELLISTON, Deborah. Queer History and its Discontents at Tahiti. The Contested Politics of Modernity and Sexual Subjectivity. In. BESNIER, Niko et ALEXEYEFF, Kalissa. **Gender on the Edge: Transgender, Gay and other Pacific Islanders**. Honolulu: University of Hawaii Press, 2014. p. 33-55.
- FREYSS, Jean. **Économie et changement social en Nouvelle-Calédonie**. Paris: Puf, 1995. (Collection iedes-Tiers-monde)
- GODELIER, Maurice. **La production des grands hommes: pouvoir et domination masculine chez les** Baruya de Nouvelle-Guinée. Paris: Fayard. 1982.
- GODELIER, Maurice. **L'énigme du don**. Paris: Fayard. 1996.
- GUIART, Jean. Nouméa, cité métisse?. **Journal de la Société des Océanistes**, v. 103, n. 2, p. 231-273, 1996. Disponible sur: http://www.persee.fr/doc/jso_0300-953x_1996_num_103_2_1992.
- KUWAHARA, Makiko. Living as and living with Māhū and Raerae: Geopolitics, Sex, and Gender in the Society Islands. In. BESNIER, Niko et ALEXEYEFF, Kalissa. **Gender on the Edge: Transgender, Gay and other Pacific Islanders**. Honolulu: University of Hawaii Press, 2014. p. 93-114.
- MARMOUCH, Maroua. **Transgenres en Nouvelle-Calédonie. Discussions intimes sur des parcours de vie wallisiens et quelques parcours kanak**. 308.p. Thèse (Doctorat en Anthropologie Sociale et Ethnologie) École des Hautes études en Sciences Sociales, Marseille, 2015.
- MARMOUCH, Maroua. Migration, urbanisation et émergence des transgenres wallisiennes dans la ville de Nouméa. **Journal de la Société des Océanistes**, 144-145, p. 185-194, 2017.
- NIEWIADOMSKI, C. **Recherche biographique et clinique narrative**. Toulouse: Érès, 2012.
- NIEWIADOMSKI, C. et DELORY-Momberger, C. (Dir.) **Territoires contemporains de la recherche biographique**. Paris: Téraèdre, 2013.
- NIEWIADOMSKI, C. et DELORY-Momberger, C. Introduction. **Le sujet dans la cité**, actuels, v. n. 1, p. 4-7, 2015. <https://www.cairn.info/revue-le-sujet-dans-la-cite-2015-1-page-4.htm>.
- PECHBERTY, Dominique. Les Uvéens en Nouvelle-Calédonie. **The Journal of Pacific Studies**, 1, p. 63-81, 2004.
- SCHMIDT, Johanna Mary. **Migrating genders: westernisation, migration, and Samoan Fa'afafine**. 265 p., Thèse (Doctor of Philosophy in Sociology), The University of Auckland, New Zealand, 2005.
- TCHERKEZOFF, Serge. Transgender in Samoa: The Cultural Production of Gender Inequality. In. BES-

NIER, Niko et ALEXEYEFF, Kalissa. **Gender on the Edge: Transgender, Gay and other Pacific Islanders**. Honolulu: University of Hawaii Press, 2014. p. 115-134.

Recebido em: 28/02/2019

Aprovado em: 10/06/2019

Maroua Marmouch Docteure en anthropologie sociale par l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS).
Email: marmouch.maroua@gmail.com

44, rue Sainte Françoise 13002 – Marseille. Tél. 0640941001